

**Ma tante Aline**  
**La vie est un cabaret**  
*Ma tante Aline* Canada [Québec] 2007, 107 minutes

Élie Castiel

Number 249, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2007). Review of [Ma tante Aline : la vie est un cabaret / *Ma tante Aline* Canada [Québec] 2007, 107 minutes]. *Séquences*, (249), 36–37.



Une prédilection pour les comédies musicales de l'âge d'or du cinéma américain

# Ma tante Aline

## La vie est un cabaret

*Pour des raisons qui resteront toujours mystérieuses dans le mystérieux monde de la critique spécialisée, la comédie grand public est un genre difficile à encenser. C'est peut-être ou sans doute l'enseigne grand public qui fait peur, souvent associée à facilité, manque de rigueur, superficialité. Certains verront là une certaine arrogance d'esprit, d'autres resteront fermes dans leurs idées préconçues. Période estivale oblige, Séquences a décidé de mettre en valeur un film dit commercial, mainstream dans la langue de Shakespeare, un film qui plaira sans doute à la majorité, mais qui en laissera d'autres indifférents. Il s'agit de **Ma tante Aline**, le nouveau film de Gabriel Pelletier.*

ÉLIE CASTIEL

Tout d'abord, le récit : Il y a premièrement Geneviève Saint-Louis, femme de carrière névrosée, célibataire, sans famille, ambitieuse, prisonnière (comme tout le monde) de son cellulaire, et aussi avec le luxe d'un petit ami occasionnel, qui espère beaucoup plus d'elle. Et puis il y a Aline Saint-Louis, sa tante, septuagénaire, qu'elle connaît à peine, ancienne chanteuse de cabaret à la gloire disparue depuis longtemps. Entre l'univers parfaitement organisé de l'une et celui improvisé (et partiellement inventé) de l'autre, une rencontre, un chambardement, un immense bouleversement, mais en même temps, une réappropriation de l'espace intime pour l'une et d'un

compromis avec le passage du temps pour l'autre. Et c'est à Cuba que tout a commencé... pour tout finir en beauté. Après tout, il s'agit d'une comédie. On vous cachera toutefois la suite.

Après un séjour dans le domaine de la production, Gabriel Pelletier revient au genre qu'il affectionne, la comédie grand public. Le (encore) jeune cinéaste assume son choix avec éloquence, sans subterfuges, ne se laissant pas influencer par des effets de mode ou des approches cinématographiques naissantes. Il préfère se concentrer sur ce qu'il connaît le mieux, la comédie qui plaira au plus grand nombre. Sa mise en scène suit les codes du genre avec un soin attentif, du

naturel, et une attitude loin d'être condescendante; à tel point que le film finit par surprendre, tant sa simplicité a ceci de particulier qu'elle renvoie à quelque chose de naïf, quelque chose qui rejoint le spectateur dans son âme et dans sa fragilité.

**[Les gestes précis des comédiens], leurs expressions significatives, leurs mouvements spontanés, la dynamique qui existe entre eux, tout cela contribue à faire de Ma tante Aline une brillante comédie musicale stimulante, idéale pour la saison estivale et qui divertit sans aucun moment de répit.**

Car malgré le ton de comédie, les personnages de **Ma tante Aline** sont des écorchés de la vie. Aline n'est plus la chanteuse d'antan, même si au fond elle n'était pas une grande vedette, elle croyait fermement en son métier. Et elle savait vivre, et vivait pleinement sa vie. Aujourd'hui, que reste-t-il de tout cela ? Sa nièce, dont on découvrira bientôt un secret déchirant, est une femme d'aujourd'hui. Célibataire, de carrière, elle se donne corps et âme à son métier. Elle a peu de temps à consacrer à son amoureux qui, lui, voit la vie d'une autre façon. Elle cherche éperdument l'ascension sociale, comme si cela allait arranger tout ce qui cloche dans son existence.

Si le film pose le problème de la femme d'aujourd'hui, confrontée à ses responsabilités professionnelles et aux demandes d'une vie intime de plus en plus laissée de côté mais essentielle, force est de souligner qu'en choisissant le ton comique, Pelletier évite le ton moralisateur. Et tant mieux, puisque c'est au spectateur de tirer ses propres conclusions, d'autant plus que parmi eux, nombreux sont ceux qui lui ressemblent.

La comédie est un genre à part, et il peut devenir *casse-gueule* si on ne prête pas assez attention. Ses codes sont stricts, qu'il s'agisse de l'agencement des dialogues ou de la logique dans les situations. Ici, cependant, entre les moments de comédie et ceux de drame, la transition est en parfaite harmonie avec les ressorts d'un scénario bien structuré, magnifiquement écrit. Le film de Pelletier est d'autant plus réussi qu'il intègre adroitement la comédie musicale, parfaitement orchestrée par Uriel Arreguin, maître chorégraphe en très grande forme qui semble avoir une prédilection pour les comédies musicales de l'âge d'or du cinéma américain. Ces passages bienvenus permettent aux spectateurs de mieux comprendre les fantasmes des deux protagonistes, sans oublier qu'ils procurent des moments de détente extrêmement brillants et jubilatoires.

Entre Pelletier et Béatrice Picard, tout d'abord un lien affectif, presque maternel, une approche professionnelle, une connaissance du métier par laquelle seule peut s'expliquer le résultat final parfaitement *équilibré*. Entre Pelletier et Sylvie Léonard, une nouvelle rencontre, une simplicité dans le rapport réalisateur-comédien qui donne

au terme *métier* ses titres de noblesse. Et entre Picard et Léonard, des retrouvailles (après *Un gars, une fille*) où il est difficile de voir la différence entre amitié et complicité; à moins qu'il ne s'agisse des deux à la fois. Entre elles, mésentente et camaraderie naissante se conjuguent au même temps, *l'intemporel, l'immuable*.



Béatrice Picard | Grâce, délicatesse et retenue

Car avant tout, il est question ici d'un film de comédiens, un espace scénique où ils ont l'occasion de manifester leur talent à leur guise et dans la bonne humeur. Tous savent que le film s'adresse à un large public. Leurs gestes précis, leurs expressions significatives, leurs mouvements spontanés, la dynamique qui existe entre eux, tout cela contribue à faire de **Ma tante Aline** une brillante comédie musicale stimulante, idéale pour la saison estivale et qui divertit sans aucun moment de répit.

Les répliques amusent au plus haut point non seulement par leur contenu, aussi piquant qu'adroit, mais par l'agilité avec laquelle elles sont communiquées. Impériale, généreuse, d'un naturel désarmant, Picard envahit l'écran. Elle a en elle cette grâce, cette délicatesse et cette retenue qui font les grandes comédiennes. Cela ne s'explique pas. Il suffit simplement de voir.

■ Canada [Québec] 2007, 107 minutes — **Réal.** : Gabriel Pelletier — **Scén.** : Frédéric Ouellet, Stéphane J. Bureau, avec la collaboration de Gabriel Pelletier, d'après une idée de Suzanne Charette — **Images** : Éric Cayla — **Mus.** : Benoît Charest — **Mont.** : Gaëtan Huot — **Décors** : Nicolas Lepage — **Chor.** : Uriel Arreguin — **Cost.** : Michèle Hamel — **Maq.** : Kathryn Casault — **Int.** : Sylvie Léonard (Geneviève Saint-Louis), Béatrice Picard (Aline Saint-Louis), Rémi-Pierre Paquin (Pierre-Alexandre Langlois), Marc Messier (Jacques Dumais), Marcel Sabourin (Claude Langevin), Sophie Cadieux (Chantal), Isabelle Cyr (jeune fonctionnaire), Vincent Leclerc (Jean-François Langevin), Mahée Paiement (Lili Anderson), Paolo Noël (Johnny) — **Prod.** : Lorraine Richard, Luc Martineau — **Dist.** : Alliance.